



L'HIVER AU SOLEIL  
SUR LA COTE D'AZUR

## LA COTE D'AZUR

La France tient de la Nature le privilège de s'incliner vers deux rivages opposés, l'un sur la Méditerranée tourné vers le monde ancien, l'autre sur les mers septentrionales, regardant le nouveau monde. Si cet avantage a grandement favorisé son rôle historique et économique, il lui assure également une exceptionnelle prééminence touristique. Il y a, certes, d'autres pays qui provoquent l'admiration des hommes : l'Italie chargée d'art et d'histoire, sous un climat heureux ; la Suisse, aux montagnes fameuses, dans le ciel du Nord.

Seule, la France possède à la fois une Suisse et une Italie et ces deux aspects viennent se rejoindre, se pénétrer en un même décor : le littoral de la Provence, la " Côte d'Azur ".

Qu'on la compare à l'Italie, cela va de soi : toute imprégnée du génie latin, elle confine à la " Riviera " ligure. Mais la Suisse ? Ce nom, ici, étonnera peut-être bien des gens peu enclins à considérer la Côte d'Azur sous son réel et double aspect : la mer et la montagne.

Jusqu'à ces dernières années, la montagne ne fut guère qu'un rempart derrière la Côte d'Azur, une toile de fond à la vie brillante des stations d'hiver. Il a fallu l'automobile, pour que la montagne s'animât à son tour et que cette vie la pénétrât.

Alors, on commença de concevoir la Côte d'Azur, non pas seulement comme un rivage sans hiver, où le luxe s'épanouit parmi les fleurs et les fruits, mais aussi comme la façade méridionale des grandes Alpes. C'est, en effet, la suprême beauté des Alpes françaises de se prolonger en plein midi, d'entrer toutes casquées de neiges et de glaciers sur la chaude terre de Provence, en superposant leur éternel hiver à l'éternel printemps du littoral.

Enfin, l'on s'est aperçu que si le soleil réchauffe la Côte d'Azur en hiver, il ne la brûle pas en été. La mer, grand régulateur du climat, en atténue l'ardeur de ses brises rafraîchissantes.



Toutes les stations d'hiver du littoral connaissent aujourd'hui une saison balnéaire dont la vogue s'accroît d'année en année, et les autocars de la Route des Alpes, en créant à Nice un mouvement considérable de tourisme d'été, n'ont pas peu contribué à ce nouvel essor de la Côte d'Azur. C'est le seul pays au monde où l'on puisse cueillir, à quelques heures d'intervalle, le mimosa de la grève et l'edelweiss des hauts sommets.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE, CLIMAT. — La Côte d'Azur décrit, de l'embouchure du Rhône à la frontière italienne, de Marseille à Vintimille, un arc de cercle de plus de 300 kilomètres. Rivage rocheux, accidenté, bordé de montagnes, articulé de caps, de presqu'îles, de calanques et de golfes, en face desquels émergent un grand nombre d'îles et d'îlots.

Les vallées inférieures du Rhône et de la Durance aux plans largement épanouis; la Camargue, enfermée entre les bras liquides du Delta, désert d'herbages salés, troué d'étangs, dont la vie pastorale et les "gardians" évoquent les pampas d'Amérique; la Crau — jadis désert aussi — qui devient, de jour en jour, une plaine fertile, grâce aux irrigations dérivées de la Durance; toute cette Provence rhodanienne ne semble étaler à l'ouest ses horizons plats que pour mieux faire ressortir les reliefs qui s'étagent de là en un crescendo continu jusqu'aux plus hautes crêtes des Alpes.

Les Alpes provençales offrent des aspects tout autres que les Alpes plus septentrionales; c'est le triomphe du roc nu et de la lumière. Sous le soleil ardent, la montagne se dépouille de sa toison verte comme d'un vêtement inutile. Le régime de ses eaux ne connaît que les extrêmes: torrents qui parfois s'enfouissent dans des gorges aux pics de 4 et 500 mètres de profondeur (comme les "cañons" du Verdon, du Cians, du Loup ou du Var), qui parfois aussi laissent à sec leurs lits de galets.

Ces monts ravinés et calcinés ont, selon les heures du jour, des silhouettes si découpées sur un ciel net, qu'ils font grand effet, même quand leur altitude est modeste; telle la petite crête des Alpilles au-dessus des plaines du bas Rhône, où s'accroche la ville morte des Baux, chef-d'œuvre en collaboration de l'art et de la nature. La plus haute cime de ces Alpilles ne s'élève pas à 500 mètres.

Mais vers l'est, la chaîne de l'Etoile atteint 893 mètres, la Sainte-Victoire dépasse 1.000 mètres et la Sainte-Baume dresse



HYÈRES. Vue prise de la route de Costebelle.





CÔTE DES MAURES. Le Lavandou.

à 1.154 mètres la haute falaise calcaire où se creuse la grotte de Sainte-Madeleine.

Dans la convexité du littoral la plus avancée au Midi, les montagnes n'ont pas une grande altitude, mais elles dominent directement la mer, qui les met en valeur. Le massif des Maures s'élève à près de 800 mètres et c'est à plus de 800 que l'Estérel porte le hérissément de ses roches rouges. Quand on a doublé le dernier cap du golfe de la Napoule, où Cannes fait une tache claire au premier plan, jusqu'à la frontière italienne, l'amphithéâtre des monts se redresse pour atteindre, aux altitudes de 2.500 à 3.000 mètres, jusqu'au couronnement étincelant des neiges.

Il est intéressant de noter ici le climat et la flore qui règnent au pied de ces hautes montagnes et dans leurs vallées.

Dans la plaine, autour des "mas" isolés et des villages aux murs recuits au soleil, sous les toits plats de tuile rose, s'étalent les cultures abritées par des haies de roseaux secs ou des rideaux de cyprès. Voici, sur des terres ocreuses qui s'allument jusqu'au rouge vif, les alignements de la vigne, et les lignes de mûriers et d'oliviers : les mûriers dont les feuilles nourrissent les vers à soie dans les "magnaneries"; les oliviers, qui alimentent l'industrie des huiles et des savons. Le petit olivier de la plaine, avec son feuillage gris cendré, à portée de la main, dit assez la lutte contre le mistral qui balaie le grand couloir du Rhône. Mais à mesure que l'écran des montagnes le protège mieux, il grandit et s'épanouit et devient, vers Nice et Menton, un arbre admirable.

Après l'olivier, les arbres les plus caractéristiques de la Côte d'Azur sont le chêne-vert, le chêne-liège, dont les troncs dépouillés de leur précieuse écorce, apparaissent rouges comme une chair saignante, et puis toute la famille des pins : les pins d'Alep aux houppes vertes, les pins parasols incurvant leur coupole sombre au-dessus des étais obliques de leurs branches. A côté de la grande flore arborescente, règne le maquis des arbustes odorants : les lauriers-roses, les cystes, les arbusiers, les lentisques, les aloès, les figuiers de Barbarie, les orangers, les citronniers, les grenadiers... Les thymas, les romarins et les lavandes poussent entre les pierres et épandent leurs arômes forts. Enfin, dans les jardins, toutes les fleurs, les plus délicates et les plus rares, viennent à souhait, en toute saison. Elles dessinent des décors éclatants, courent sur les pergolas, s'enroulent aux balustrades des terrasses. Et, dans la campagne, elles s'étalent en tapis multicolores, par champs entiers, pour la culture qui alimente les parfumeries de Grasse



et le commerce d'exportation. Car la Côte d'Azur regorge de fleurs au point que la Compagnie P. L. M. forme chaque jour, sur le littoral, un "Train des Fleurs" comme elle expédie des trains entiers pour ramasser, plus loin, les primeurs de la basse Durance et les fruits opulents de la vallée du Rhône. "Train des Fleurs", messenger du Printemps, qui emporte, à la vitesse d'un rapide, sa moisson embaumée vers Paris, Londres et les pays du Nord, pour y répandre un peu de l'éclat et des parfums du Pays du Soleil.

Enfin, pour compléter ce tableau et achever de lui donner son caractère africain, voici le palmier, l'arbre de l'oasis. Ici, devant la mer d'azur, il ombrage des boulevards et des avenues.

Si un tel témoin ne suffit pas aux esprits mathématiques qui exigent des chiffres, en voici quelques-uns pour finir : à Cannes et à Nice, la température moyenne de l'année entière est de 15°6; celle de l'automne est de 16°, celle de l'hiver oscille de 9° à 10°, celle du printemps de 13° à 14°, enfin celle de l'été (et j'attire tout particulièrement l'attention du lecteur sur ce chiffre) ne dépasse pas 22°5. A Nice, on compte en moyenne 39 jours pluvieux pour toute la saison hivernale. Ces chiffres, à de légères variations près, peuvent s'étendre à toute la Côte d'Azur.

#### LA PROVENCE DANS L'HISTOIRE ET DANS L'ART.

— La nature, le climat ne suffisent pas à exprimer la Provence; il faut encore évoquer sa lointaine et glorieuse histoire. Lointaine histoire, en effet, car on ne savait encore rien du reste de la Gaule, que déjà le pays riverain de la Méditerranée participait à la civilisation.

Les Phéniciens avaient colonisé depuis longtemps sur la Côte d'Azur quand les Grecs y arrivèrent, à leur tour, vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

Nice (Nikè, victoire), Antibes (Antipolis, la ville en face... de Nice), Monaco (Monoikos) avec son "port d'Hercule" et bien d'autres localités portent encore des noms grecs à peine déformés, et n'est-il pas curieux de penser que Marseille, notre plus grand port moderne, la plus vieille ville de France, a pour origine un comptoir de Grecs de Phocée ?

Vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. commence la conquête romaine, et la Provence garde encore le nom de la première région soumise à Rome et qui fut appelée la Province romaine (Provincia romana). En 124, le consul Sextius Calvinus fonde les thermes et la ville d'Aix (Aqua Sextia, les eaux

de Sextius), près de laquelle Marius remporte, en 102, sa fameuse victoire sur les Cimbres et les Teutons.

Dès lors, pendant près de six siècles, le génie de Rome brille en Provence et couvre le pays de monuments, dont les restes forcent encore notre admiration. Nulle part, même en Italie, même à Rome, on ne peut étudier sur de plus beaux témoins l'art et la technique de ces grands constructeurs. Ils y tracent des routes comme cette Voie Aurélienne, un des grands chemins de la civilisation, dont les fragments se retrouvent à travers toute la Provence, de Cimiez (Nice) à Aix et à Arles. Ils y jettent des arches comme les ponts de Vaison et de Saint-Chamas; ils y creusent des ports comme Fréjus, si petite aujourd'hui dans l'enceinte de ses remparts antiques et où l'on voit encore, dans la campagne colmatée par les alluvions de l'Argens, des quais où abordaient les galères, un môle avec son fanal de pierre appelé la Lanterne d'Auguste.

Au point de vue de l'art, ils n'ont pas élevé de temple plus parfait que la Maison Carrée (Nîmes), d'arc de triomphe plus richement décoré que celui d'Orange, de mausolée plus noble que celui de Saint-Rémy qu'accompagne un autre arc triomphal, de théâtre plus imposant que celui d'Orange, de colonnade plus élégante que celle de Riez, de trophée plus orgueilleux que la Tour d'Auguste à la Turbie. Les arènes de Nîmes et d'Arles rivalisent avec le Colisée. Le Pont du Gard est le plus bel aqueduc qui subsiste... et l'on ne cite ici que des monuments de premier ordre.

C'est miracle que, du fond des siècles, ils soient venus jusqu'à nous, malgré les guerres et les invasions qui s'abattent sur le pays vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle : Visigoths, Burgondes, Ostrogoths s'y succèdent de 480 à 537; puis ce sont les Francs qui s'en rendent maîtres de façon plus durable. Mais, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, apparaissent de nouveaux envahisseurs, autrement redoutables, et qui resteront pendant deux cents ans la terreur de toute la contrée : les Sarrasins.

Refoulés de l'Aquitaine et rejetés par-dessus les Pyrénées par Charles Martel, après la fameuse victoire de Poitiers (732), les Sarrasins se maintinrent entre le Rhône et les Alpes, grâce à la piraterie maritime qui leur permettait sans cesse les fuites opportunes et les retours offensifs. Mais ils ne se contentèrent pas de simples incursions; ils réussirent à créer des établissements fixes, jalonnant la côte de leurs fortins à moucharabié et de leurs tours de guet, dont beaucoup subsistent encore, et se retranchant surtout fortement dans les montagnes sauvages, isolées et couvertes de forêts impénétrables qui, depuis



se sont toujours appelées la chaîne des Maures. C'est au centre et sur la crête de ce massif qu'ils avaient leur forteresse principale, le grand "fraxinet" (aujourd'hui la Garde-Freinet) d'où ils ne purent être définitivement délogés qu'en 973 à la suite d'une véritable croisade conduite par le comte de Provence, Guillaume 1<sup>er</sup>. D'ailleurs de nombreux groupes de vaincus restèrent dans le pays et s'y fondirent peu à peu dans la population chrétienne. Et voilà pourquoi le littoral des Maures compte de si étonnants villages à allure de forteresses, où l'on est surpris de voir passer des types arabes si purs, dans l'ombre de ruelles orientales coupées d'escaliers et chevauchées d'arceaux.

Cependant, malgré tant de migrations, de pillages et de ruines, une nouvelle civilisation et une nouvelle source d'art se développaient en Provence dès le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère avec le christianisme. On connaît la si belle histoire des Saintes-Maries fuyant la persécution de Judée, après la mort du Christ, et débarquant à l'embouchure du Rhône, sur la plage où s'élève depuis la bourgade vénérée qui porte leurs noms et garde leurs reliques, avec celles de Sara, leur servante noire, que les Bohémiens considèrent comme leur patronne. Toute la sainte famille de Béthanie les suivit : Lazare évangéliste à Marseille, Maximin subit le martyre à Aix, Marthe devint la patronne de Tarascon après sa victoire sur la Tarasque, Marie-Madeleine, enfin, se retira dans la grotte de la Sainte-Baume pour y achever sa vie dans la pénitence.

Plus tard se développa la vie monastique, refuge de toute civilisation pendant tant de siècles troublés. Parmi les plus anciens et les plus fameux monastères de Provence, il faut citer l'abbaye de Lérins fondée en 410 par saint Honorat, Saint-Victor de Marseille et Montmajour créé au 6<sup>e</sup> siècle par l'évêque d'Arles, saint Césaire. Mais c'est surtout à partir du 8<sup>e</sup> siècle que l'art chrétien prend en Provence un essor magnifique, avec une école romane dont les plus beaux types sont la façade de Saint-Gilles, le portail et le cloître de Saint-Trophime d'Arles, les cathédrales de Vaison, de Cavaillon, d'Avignon, etc.

Au moyen âge, l'histoire de la Provence devient si compliquée que nous ne pouvons songer même à l'esquisser dans ces quelques pages. C'est l'époque où les grandes familles féodales se disputent les terres et les provinces qui passent aussi de mains en mains par héritage ou par mariage. Après le royaume d'Arles (8<sup>e</sup>-11<sup>e</sup> siècles), le comté de Provence groupa la majeure partie du pays entre le Rhône et les Alpes. Mais il laissa se former à ses dépens d'autres fiefs qui devaient



L'ESTEREL. De Saint-Raphaël à Cannes par la Corniche d'Or.





ENVIRONS DE CANNES. L'île Saint-Honorat.

suivre longtemps des destinées différentes. A l'ouest, le Comté d'Orange qui a donné son nom à une puissante famille princière étrangère, ne fit retour à la France qu'au traité d'Utrecht (1713). A l'autre extrémité de la Provence, le comté de Nice ne lui fut définitivement réuni qu'en 1860. Quant au Comtat Venaissin, s'il resta jusqu'en 1791 sous le pouvoir pontifical, il doit du moins au séjour des Papes, de 1309 à 1378, d'admirables monuments, et surtout ces remparts et ce Palais d'Avignon qui constituent un incomparable ensemble architectural.

Des comtes de Provence, le plus célèbre fut le dernier, René d'Anjou, roi de Sicile, connu sous le nom populaire du "Bon Roi René". Son règne paternel marqua en outre un magnifique épanouissement des lettres et des arts autour de sa brillante cour d'Aix. Il était à peine mort que par les artifices de l'astucieux Louis XI, la Provence échut à la couronne de France. Dès lors, elle n'a plus d'histoire particulière et suit les destinées du royaume. Des vieilles divisions féodales qui avaient si longtemps émietté le pays, il n'est resté, comme un témoin étrange et anachronique, que la Principauté de Monaco, minuscule état souverain dont la survivance est une des curiosités de la Côte d'Azur.

Nous ne saurions clore cet aperçu historique sans dire un mot de la langue provençale et de la part qui revient à la Provence dans la littérature et dans les arts.

Cette "Province" romaine, déjà policée dès l'antiquité, ouverte à la civilisation méditerranéenne quand la Gaule était encore presque barbare, fut de tout temps apte et experte aux choses de l'esprit. Au moyen âge, les troubadours y fleurirent plus que partout ailleurs, encouragés par les seigneurs qui ouvraient volontiers leurs châteaux à des sortes de tournois poétiques appelés "Cours d'amour". Avignon, Aix, les Baux eurent aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles de ces Cours d'Amour présidées par des Dames en renom et où s'élabora un code d'honneur chevaleresque et galant.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, la plus grande illustration littéraire de la Provence lui vient d'un poète italien, Pétrarque, mais qui passa son enfance et une grande partie de sa vie à la cour papale d'Avignon. D'ailleurs, s'il écrivit son célèbre "Canzoniere" dans une langue étrangère, il ne faut pas oublier qu'il le consacra à une provençale, la belle Laure de Noves et qu'il le composa en majeure partie dans sa retraite de Vaucluse, encore toute pleine de son souvenir.

Du reste toute la Provence parlait alors une langue très



voisine de l'italien et fille directe du latin. Cette belle langue, sonore et colorée, n'était plus au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle qu'un dialecte populaire, quand un petit groupe d'écrivains et de poètes, inspirés par l'amour du terroir et de ses traditions, entreprit de la remettre en honneur. On sait comment ils y réussirent et quel fut l'éclatant succès des "Félibres", c'est ainsi qu'ils se nommèrent, grâce à des chefs comme Aubanel, Roumanille, Félix Gras, et, au-dessus de tous, Frédéric Mistral, l'immortel auteur de *Mireille*, des *Iles d'Or*, du *Poème du Rhône*, etc... Le "Museon Arlaten" qu'il a constitué à Arles est le "véritable reliquaire de la Provence". On y peut admirer combien ce pays de vieille culture a apporté de goût et d'art, non seulement dans son mobilier de luxe, mais aussi dans le plus humble décor de la vie rurale : armoires, bahuts, crédences ; "panetières", "estagnières", pétrins, boîtes à sel qui, de la vieille cuisine du "mas", sont passés sans transition dans les plus riches salons ; enfin dans ses bijoux, ses étains, ses faïences, notamment les belles faïences polychromes de Marseille et de Mousters.

Dans les beaux-arts également, la Provence, pays de la couleur, si proche de l'Italie, ne pouvait avoir une moins brillante évolution. Dès le XV<sup>e</sup> siècle se développe sur le littoral l'école des "primitifs Niçois", les Bréa et leurs élèves peuplent les églises d'œuvres charmantes. La Provence a donné ces belles dynasties de peintres, les Parrocel, les Vanloo, les Vernet et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le délicieux Fragonard auquel Grasse, sa ville natale, a récemment consacré un beau musée. De nos jours, les peintres provençaux sont légion, et plus nombreux encore les peintres qu'a attirés la lumière de la Côte d'Azur ; on peut dire que tous les paysagistes français y ont passé. L'un des plus célèbres et des plus fidèles fut Ziem, qui a partagé sa prédilection entre Venise et Martigues, la "Venise provençale".

Enfin, n'oublions pas que la Provence a donné à la sculpture Pierre Puget, "le Michel-Ange français", dont on admire encore à Marseille, à Toulon, tant d'œuvres puissamment modelées, pleines de fougue et d'énergie.

#### FÊTES TRADITIONNELLES, LE CARNAVAL. —

Pour le peuple provençal, aimant la vie extérieure, les fêtes civiles et religieuses ont toujours été une occasion de jeux, de cortèges et de processions.

Autrefois, on y voyait figurer les Confréries de Pénitents de toutes couleurs, vêtus de cagoules, et qui n'ont pas encore

entièrement disparu. Si les sociétés musicales modernes ont pénétré partout, elles n'ont cependant pas empêché de survivre les instruments traditionnels du pays : le tambourin, le galoubet, c'est toujours leur rythme qui conduit la "farandole", cette danse d'origine phocéenne, dit-on.

Beaucoup de villes et de villages ont des fêtes particulières tout à fait typiques comme celle de la Tarasque à Tarascon, le pèlerinage des Bohémiens et la bénédiction de la Mer aux Saintes-Maries, la "Bravade" de Saint-Tropez. Toutes les communes célèbrent à grand renfort de décharges de tromblon leur fête patronale qu'on appelle ici des "trains", des "votes" ou des "roumévages". Mais par-dessus toutes ces particularités locales se déroule magistralement le cycle des grandes solennités de l'année liturgique.

Celles de l'été, la Fête-Dieu avec ses processions, la Saint-Jean avec ses feux de joie, l'Assomption qui marque la fin des moissons, sont peu connues des étrangers. Les fêtes d'hiver sont plus célèbres. Pour la Noël, par exemple, le touchant tableau de la Nativité s'est compliqué en Provence de toute une figuration de personnages légendaires qui jouent chacun un rôle traditionnel autour de la "crèche". L'art populaire les reproduit par milliers en minuscules figurines de terre cuite colorée qu'on appelle des "santons" et dont la troupe entière, plus ou moins riche, a sa place à tous les foyers. Marseille voit s'ouvrir en décembre une "foire aux santons" très animée.

Mais de toutes les fêtes provençales, la plus brillante, celle où le Midi donne toute la mesure de sa gaité, c'est le Carnaval, dont l'entrain communicatif a gagné peu à peu tous les "hivernants" de la Côte d'Azur. A Nice surtout, la municipalité et les comités de la ville collaborent à l'envi pour en rehausser l'éclat et en multiplier les attractions : il n'en est certes pas de plus somptueuses que ces batailles de fleurs qui ont pour théâtre la Promenade des Anglais et où les voitures fleuries font assaut d'élégance et d'ingéniosité dans la décoration.

DE MARSEILLE A VINTIMILLE. — Marseille, porte de l'Orient et de la Côte d'Azur, est la seconde ville de France par sa population (653.000 habitants) et le premier port de commerce français par l'importance de son trafic. Sa situation est admirable sur une baie de la Méditerranée encadrée de montagnes calcaires qui se découpent au-dessus de la mer. Au large, les mêmes roches blanches émergent en une chaîne



d'îlots et, sur l'un d'eux, s'accroupit en sentinelle avancée la bastille trapue du château d'If.

LA VILLE. — Les civilisations successives se sont recouvertes ici, comme des alluvions, avec une telle vitalité qu'il ne reste presque rien du Marseille phocéén — sauf quelques fragments de murs récemment exhumés — ni du Marseille gallo-romain, à part les vénérables cryptes de Saint-Victor. Le " Vieux Marseille ", la ville du moyen âge, où la vie populaire surabonde dans un enchevêtrement de ruelles grouillantes n'est plus, elle-même, à l'angle nord du Vieux Port, qu'un très petit noyau tassé, au milieu de l'énorme développement de la ville moderne, si vivante et si gaie, avec ses avenues ombragées de platanes où la circulation est aussi intense qu'à Paris ou qu'à Londres. La fameuse Canebière, vrai vestibule de l'Europe pour les milliers de passagers de toutes races qui débarquent à Marseille, s'ouvre dans l'axe même du Vieux Port, délaissé par les grands paquebots modernes, mais toujours encombré par le fouillis pittoresque des barques et des petits voiliers. Ce large port naturel explique l'antique fortune de " Massilia ", il offre un tableau inoubliable, enchâssé en pleine ville, avec son goulet étranglé entre d'anciennes fortifications et la silhouette dominante de Notre-Dame-de-la-Garde à la pointe de son rocher.

En dehors du Vieux Port se développe sur la mer l'immense port moderne où les bassins s'ajoutent sans cesse aux bassins tout le long du rivage jusqu'au pied de la chaîne de l'Estaque qui sépare la rade de Marseille de l'étang de Berre... Un colossal tunnel maritime percé sous cette crête fait de cette petite mer intérieure une annexe du port de Marseille. Des quais et des aménagements nouveaux sont construits sur l'étang de Caronte qui sert de débouché à l'étang de Berre, entre Port-de-Bouc et Martigues.

A l'entrée même des bassins de la Joliette, comme un rappel ou un prélude de l'Orient, se dresse la belle architecture romano-byzantine de la cathédrale construite en 1852 par Léon Vaudoyer, et l'une des plus belles églises élevées en France depuis le moyen âge. Dans la ville, on visitera le Palais de Longchamp, belle conception de Bartholdi et d'Espérandieu, avec son château d'eau central, ses colonnades incurvées et ses deux pavillons qui renferment le Muséum d'Histoire Naturelle et un remarquable Musée des Beaux-Arts; dans ce dernier, on remarquera surtout les œuvres du grand sculpteur marseillais Pierre Puget et des fresques de Puvis de Chavannes.

Après l'ascension obligatoire de Notre-Dame-de-la-Garde par le funiculaire, pour le panorama de Marseille, on complètera la visite de la ville par la promenade de la Corniche qui se déroule sur 7 kilomètres au sud en bordure de la mer; c'est comme une petite " Côte d'Azur " marseillaise, toute frangée de rochers et bordée de villas, d'établissements de bains, de restaurants renommés pour leurs coquillages et leurs " bouillabaisse ". Sur la plage du Prado s'ouvre un beau parc où l'ancien château Borély renferme un riche musée archéologique. On rentre en ville par les majestueuses allées du Prado qui se déroulent en large perspective sur plus de 3 kilomètres.

L'excursion primordiale et indispensable, corsée pour les néophytes par l'attrait ou la crainte d'une courte navigation, est celle du Château d'If où conduisent en vingt minutes les petits bateaux partant du Vieux Port. Pour visiter le Tunnel du Rove et Martigues, on prendra de préférence la ligne nouvelle de Port-de-Bouc qui suit, à force d'ouvrages d'art, le rivage rocheux et à pic de la chaîne de l'Estaque par Carry et Sausset, puis franchit l'étang de Caronte sur un viaduc métallique long de 943 mètres, à travée tournante au-dessus du canal maritime. Aux environs de Marseille les touristes pourront également faire en une journée, par de commodés services d'automobiles, l'excursion de la Sainte-Baume ou visiter la Chartreuse de Montrieux. De plus — et l'on ne saurait trop souligner cette nouvelle excursion — ils auront la faculté de se rendre de Marseille à Nice par des autocars de la C<sup>o</sup> P. L. M. qui suivent le bord de la mer.

Les montagnes chauves, éblouissantes, aux brusques cassures rocheuses, qui font un si beau décor à la rade de Marseille, se prolongent jusqu'à Toulon. Les " calanques ", profondes et découpées comme les fjords scandinaves, méritent une visite. Telles sont entre autres celles de Sormiou, de Morgiou, d'En-Vau, de Port-Pin, de Port-Miou, et la baie plus ouverte où se blottit Cassis. Plus loin, le plus beau promontoire de ce rivage, le Bec de l'Aigle, abrite la baie de la Ciotat qui fut l'antique " Citharista ", aujourd'hui port animé de 10.000 habitants, avec d'importants chantiers de constructions navales.

Le rivage s'adoucit, les falaises rocheuses font place à un amphithéâtre de pentes ici boisées, là plantées d'oliviers et de vergers et qui font un cadre harmonieux aux baies arrondies des Lecques, de Bandol et de Sanary, aussi fréquentées comme





Chemins de fer P.L.M.
  Chemins de fer secondaires
  Autocars P.L.M.
  Lignes de Navigation



stations d'hiver que comme stations balnéaires à cause de leurs belles plages.

Toulon, ville fortifiée de 115.000 habitants, le premier port militaire de la France, s'adosse aux crêtes du Mont Faron et s'ouvre sur une rade magnifique, close comme un lac suisse par le dessin capricieux de presqu'îles montagneuses.

Une belle avenue qui traverse la ville, le boulevard de Strasbourg, sépare les quartiers modernes au nord de la vieille ville aux rues étroites et animées, d'un cachet presque italien, qui donne sur le quai du port du commerce, appelé ici la vieille Darse. Elle est charmante cette façade maritime de Toulon, promenoir dallé fait pour la flânerie devant les étalages et les terrasses de café abritées de grands vélums; au centre un terre-plein en saillie, le Carré du Port, orné d'un Génie de la Navigation, précède l'hôtel de ville dont le balcon est porté par deux superbes cariatides de Puget. On voit aussi de belles œuvres du maître et de ses élèves à la cathédrale Sainte-Marie-Majeure. Mais le grand intérêt de Toulon est la visite de l' Arsenal de la Marine, complétée par celle d'un des navires de guerre en rade; les autorisations nécessaires s'obtiennent facilement.

De Toulon, des services fréquents de bateaux à vapeur permettent des promenades à travers la rade, notamment à la Seyne où l'on peut voir de grands chantiers de constructions; aux plages et stations hivernales de Tamaris et des Sablettes, annexes de Toulon, et à Saint-Mandrier d'où l'on ne manquera pas de monter au sommet du Cap Cépet pour découvrir un panorama d'ensemble de la rade et de ses environs. Le vieux bourg fortifié de Six-Fours perché sur sa colline avec une remarquable église romane; l'extrémité du Cap Sicié qui dresse à 359 mètres au-dessus de la mer sa chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Garde, offrent aussi d'admirables points de vue. A l'intérieur, la principale excursion des environs de Toulon est celle des Gorges d'Ollioules, défilé sinueux où la Reppe se faufile entre de hautes murailles calcaires chaudement colorées; en aval, le torrent traverse le vieux bourg d'Ollioules qui vit du commerce des fleurs. La vallée de Dardennes, les crêtes du Faron (582 mètres) et le sommet du Coudon (702 mètres) accessibles par des routes carrossables sont aussi d'intéressants buts d'excursion.

Hyères, ville de 20.000 habitants, une des plus célèbres et la plus anciennement fréquentée des grandes stations d'hiver, est située à 20 kilomètres de Toulon, auquel la relie un embranchement du P. L. M. et les chemins de fer de la Provence.

La vieille ville escarpée et archaïque, couronnée par les murailles en ruines du Castéou, s'étagé à 4 kilomètres de la mer au flanc du petit massif boisé des Maurettes; à ses pieds s'étale le luxe moderne de la ville d'hiver dont les avenues sont ombragées par les plus beaux palmiers du littoral: d'où le nom de "Hyères-les-Palmiers". Puis, jusqu'à la mer, s'étend une plaine magnifique, immense jardin de fleurs et de primeurs, dominée à l'ouest par l'ondoiement vert du Mont des Oiseaux où les villas aristocratiques de Costebelle s'éparpillent parmi les pins et les chênes-lièges. Plus loin, sur le rivage, se succèdent San-Salvador et Carqueiranne.

Au large de la rade d'Hyères, surgissent en mer, comme les sommets d'une crête, les îles d'Hyères, les antiques Stoechades, qu'on appelle aussi les "Iles d'Or" et qui semblent flotter à la file comme une escadre en ordre de défilé. Porquerolles, la perle de l'archipel, Port-Cros, couvertes d'une végétation tropicale; l'île du Levant, fort belle aussi, mais moins fréquentée. Autour d'Hyères, on visitera encore avec intérêt les "Salins", miroirs d'eau découpés en cases régulières comme les carreaux d'une fenêtre; on gravira le Fenouillet (293 mètres) point culminant des Maurettes par la charmante vallée du Gapeau, que domine le vieux bourg de Solliès, on gagnera la chartreuse de Montrieux, sa forêt profonde et les dolomies de Valbelle.

Les Maurettes d'Hyères ne sont qu'un premier bastion détaché du grand massif des Maures: celui-ci couvre toute la région littorale jusqu'à Saint-Raphaël et constitue comme un petit monde à part en marge de la Provence, aussi bien par son aspect physique que par sa population qui descend encore, en partie, des Sarrasins.

Avant la création de la route et surtout de la ligne de Toulon à Saint-Raphaël des chemins de fer de la Provence qui serpente le long de la mer, le littoral presque désert et isolé de l'arrière-pays par des montagnes couvertes de forêts, ne fut jamais un lieu de passage: le seuil historique, suivi par la voie aurélienne des Romains et aujourd'hui par la grande ligne P. L. M. est la dépression qui se creuse derrière la chaîne des Maures et qui ouvre un chemin naturel direct de l'Italie, de Nice et de Fréjus vers Aix et Arles, les vieilles capitales de la Provence: c'est là qu'on trouve la richesse des cultures et les centres de population. Entre cette dépression et la mer, sur les vieilles roches aux formes arrondies, ondoie le sombre manteau forestier des pins, des châtaigniers et des chênes-lièges; plages et caps s'enveloppent d'une flore sauvage de pays



chaud, d'un maquis odorant de cistes, de myrtes, de cytises, de lauriers-roses, de bruyères, d'arbusiers et de mimosas.

Ce rivage n'est qu'une suite ininterrompue de stations balnéaires et hivernales à la fois : Bormes-les-Mimosas, en amphithéâtre, à 160 mètres d'altitude, au milieu d'une végétation splendide, domine, de la terrasse de son vieux château, la baie incurvée où s'allongent comme une "marine" italienne le Lavandou, son petit port de pêche et sa belle plage de sable fin; Saint-Clair, Aiguebelle, Cavalière, dominé par le Cap Nègre, le Canadel, Cavalaire, Pardigon et la Croix de Cavalaire, sous les vieux villages sarrasins de Gassin et de Ramatuelle, perchés sur des sommets.

Plus loin, derrière la presqu'île du Cap Camarat, le golfe de Saint-Tropez se creuse comme une coupe ovale parmi les monts verdoyants. Au fond, se dressent sur un rocher les ruines du château de Grimaud, berceau de la puissante famille des Grimaldi. A l'entrée, le vieux port de Saint-Tropez offre un tableau d'un intense caractère, avec ses fortifications, ses maisons sculptées et ses quartiers de pêcheurs et de marins. Comme un témoin du passé historique, il fait vis-à-vis à Sainte-Maxime, la grande station des Maures, en plein essor avec son annexe de Beauvallon.

Plus loin, la plage de Saint-Aygulf marque la fin des Maures; leurs dernières croupes tombent à l'est sur la large trouée du golfe de Fréjus, qui les sépare de l'Estérel.

Pour toutes les stations des Maures, le grand attrait est le littoral lui-même, si varié et si facile à parcourir par la route ou par le petit chemin de fer côtier. A l'intérieur du massif, le principal but d'excursion est l'ancienne chartreuse de la Verne. Une très belle route nationale (N° 98) parcourt la partie sud des Maures, de Hyères à Saint-Tropez, par Bormes et l'admirable forêt domaniale du Dom. On peut aussi faire de belles traversées des Maures : de Bormes à Gonfaron par Collobrières, d'où l'on monte à Permitage de Notre-Dame-des-Anges; de Saint-Tropez au Luc par Cogolin, Grimaud et la Garde-Freinet; de Sainte-Maxime au Muy par le col de Gratteloup; à recommander également la montée de Sainte-Maxime à la Garde-Freinet, par Plan-de-la-Tour et la descente de la Garde-Freinet sur Gonfaron, vieux bourg curieusement bâti sur une butte de grès rouge sang, veiné de vert.

Fréjus, petite ville épiscopale de 9.000 habitants, n'occupe plus qu'une faible partie de la vaste enceinte de la ville romaine "Forum Julii", qui fut un port important avant que les atterrissements de l'Argens n'aient fait reculer le rivage à près

de 2 kilomètres de ses quais. Aujourd'hui, les ruines antiques éparses dans la plaine que borde une longue plage recourbée entre les beaux profils des Maures et de l'Estérel, composent un paysage que le peintre Hamon a très heureusement défini : "la campagne de Rome au fond du golfe de Naples".

On visitera les anciens remparts et la Porte Dorée; les ruines de l'aqueduc et des arènes; les restes du quai et du môle avec la Lanterne d'Auguste; enfin, le Musée riche en antiquités romaines. Dans la ville actuelle, la cathédrale, des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, le baptistère du VII<sup>e</sup> siècle, le cloître du XIII<sup>e</sup> siècle offrent un curieux ensemble architectural.

Saint-Raphaël, ville de 9.000 habitants, est le port moderne qui a remplacé Fréjus; c'est en outre une station d'hiver et d'été en pleine prospérité; adossée aux premières pentes de l'Estérel, elle voit se développer en un vaste horizon tout le golfe de Fréjus fermé en face par les montagnes bleues des Maures. Elle offre elle-même un charmant tableau avec ses quais dominés par une grande église de style byzantin, son boulevard planté de palmiers en bordure de la plage, et les écueils fauves du Lion de Terre et du Lion de Mer qui dressent sur la mer bleue leurs silhouettes de monstres accroupis.

Saint-Raphaël dont les parrains furent Alphonse Karr, Gounod, Fromentin, a pour prolongements : en arrière, la retraite tranquille et abritée de Valescure, et sur le bord de la mer les villas de Boulouris semées parmi les pins.

Saint-Raphaël est un centre d'excursions particulièrement favorisé grâce à la jonction des chemins de fer de la Provence et de la grande ligne P. L. M. qui rejoint ici le rivage, et à sa situation entre les Maures et l'Estérel qui permet l'exploration des deux massifs.

L'ESTÉREL. — Le massif de l'Estérel ressemble aux Maures par sa chute directe dans la mer, par la profonde forêt de pins maritimes qui l'enveloppe et en fait une sauvage solitude sur la lisière de la Provence peuplée. Mais il doit en outre à sa constitution géologique une originale beauté : les escarpements de porphyre rouge qui vont s'émiettant dans la mer en longs caps déchiquetés et qui dressent dans le ciel leurs masses rutilantes.

Entre Saint-Raphaël et la baie de la Napoule, le littoral de l'Estérel se développe sur 33 kilomètres, suivi à la fois par la grande ligne P. L. M. et par la "Corniche de l'Estérel" qu'a tracé le Touring-Club pour la joie des yeux et qui épouse les moindres découpures du rivage. Aucun centre de popula-



tion ne s'était créé sur cette côte sauvage isolée par la forêt, avant son essor touristique. Aujourd'hui encore pas une des petites stations balnéaires et hivernales qui le jalonnent n'a rang de commune : ce sont, administrativement, des hameaux, des "écarts", quelques villas, quelques hôtels éparpillés çà et là, sur les roches rouges, sous les pins. Il n'est pas de retraite comparable pour le repos et la promenade. Au delà de Boulouris qui continue Saint-Raphaël, c'est Agay blotti au fond de sa baie arrondie, c'est Anthéor avancé, au contraire, sur une pointe, puis le Trayas, le point central de l'Estérel, Miramar sur la pente du col de l'Esquillon, enfin au revers du dernier cap, Théoule regardant la courbe harmonieuse de la baie de la Napoule.

En dehors de la route de la Corniche, le massif forestier est traversé en son milieu par la grande route nationale de Fréjus à Cannes qui passe au Logis de Paris (314 mètres) et à la célèbre auberge des Adrets (257 mètres); une autre route, dite "route forestière de la Montagne" est encore plus élevée, elle passe en encorbellement au pied des aiguilles roses des rochers de Jauziers, puis à la maison forestière du Malpey (mauvais pays) dominée par le Mont Vinaigre (616 mètres) point culminant de tout le massif. Entre ces routes et le littoral un grand nombre de chemins forestiers et d'excellents sentiers, parfaitement jalonnés, permettent de varier à l'infini les promenades. En dehors des points cités, les sites les plus intéressants sont le défilé du Mal-Infernet, la grotte-chapelle de la Sainte-Baume (qu'il ne faut pas confondre avec celle des environs de Marseille), le Grand Pic du Cap Roux (453 mètres) et le roc de Saint-Barthélemy.

Grasse, ville de 20.000 habitants, la cité des fleurs et des parfums, s'accroche en grappe à l'arrière-plan de la baie de la Napoule, à 325 mètres d'altitude, au milieu d'un cirque de petits monts où croît l'olivier. C'est une douce station d'hiver, favorable aux tempéraments qui redoutent le voisinage immédiat de la mer.

Ruelles tortueuses, rampes obliques à degrés, boulevards et places ombragés, en balcon sur la campagne et sur la mer au loin, la ville est d'un pittoresque achevé. Le musée Fragonard, l'ancienne cathédrale et l'hôpital, riches aussi en tableaux précieux, en sont les principales curiosités. On peut, en outre, visiter les parfumeries.

L'excursion essentielle des environs de Grasse, est celle des Gorges du Loup, cañon impressionnant creusé sur une longueur de 10 kilomètres entre des escarpements calcaires



NICE. Vue prise du château.





DE NICE A MONACO. Le Cap d'Ail.

et dont l'entaille gigantesque au front de la montagne se voit au loin, de tout le littoral. Les chemins de fer de la Provence, de Nice à Grasse, franchissent cette entaille sur un viaduc à arcades qui rend l'accès des gorges très facile de tous les points de la région. De Grasse, un service d'autocars monte par de fort belles routes, à Thorenc, station d'altitude à 1.250 mètres dans une haute vallée alpestre très fréquentée l'été pour son climat frais et tonique, l'hiver pour les sports.

Cannes, ville de 42.000 habitants, station hivernale de luxe, la plus aristocratique de la Côte d'Azur, particulièrement appréciée par la haute société anglaise, s'étend en façade sur le golfe de la Napoule et s'étage en arrière, toute blanche, sur les premières pentes des collines qui montent doucement vers les grandes Alpes. Son boulevard de la Croisette, planté de palmiers, bordé de villas, se recourbe le long du rivage depuis le bassin du port, peuplé de yachts et dominé par la vieille ville provençale du Mont Chevalier, jusqu'à la pointe de la Croisette qui s'avance vers les îles de Lérins : Sainte-Marguerite avec son vieux fort qui, au xvii<sup>e</sup> siècle, servit de prison à l'énigmatique "Masque de Fer" et d'où s'évada Bazaine en 1874; Saint-Honorat qui fut, dès l'an 410, le siège d'une abbaye célèbre, relevée de nos jours par les Cisterciens et dont il reste une admirable tour des xi<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles, plantée en vedette dans la mer pour surveiller jadis les pirates barbaresques; à l'intérieur de ce donjon, deux galeries de cloître superposées entourent une étroite cour centrale, profonde comme un puits.

Le Cannet, en arrière de Cannes, éparpille ses villas sur les versants de la montagne. En suivant le littoral, Golfe Juan et Juan-les-Pins étalent leurs belles plages jusqu'à Antibes.

Antibes, ville de 21.000 habitants, qui fut une colonie phocéenne, une cité gallo-romaine, puis une ville forte du moyen âge, a fait craquer récemment la ceinture de ses vieux remparts pour se muer en une brillante ville d'hiver. Elle n'a gardé que ses "Fronts de Mer" à l'abri desquels se tassent encore ses ruelles pittoresques.

La renommée d'Antibes, comme station hivernale, lui vient surtout de son "Cap", péninsule découpée, couverte de jardins et dominée par la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garoupe, belvédère d'où l'on découvre le plus beau panorama d'ensemble de la Côte d'Azur.

Entre Antibes et Nice, Cagnes, vieille ville de 7.500 habitants, qui escalade un mamelon couronné par un ancien château féodal des Grimaldi; Villeneuve-Loubet accroché



sous le majestueux château des marquis de Panisse; plus loin, à l'intérieur, le vieux bourg fortifié de Saint-Paul, avec son église gothique et la petite ville épiscopale de Vence bâtie à 325 mètres d'altitude, offrent de calmes villégiatures d'hiver aux portes mêmes de Nice.

Nice qui n'avait guère que 26.000 habitants en 1860, en compte aujourd'hui plus de 184.000 : c'est dire le prodigieux essor de la capitale de la Côte d'Azur, pour le monde entier ville de luxe et de plaisir.

Elle a pour façade maritime la célèbre Promenade des Anglais qui suit la baie des Anges où s'avance le Casino de la Jetée-promenade — palais de cristal émergeant du flot bleu — et le rocher verdoyant du château dont les terrasses commandent un panorama féerique. Elle a pour cadre un cirque de collines où s'étagent villas et hôtels, enveloppés d'une végétation de serre chaude et qui, de ressaut en ressaut, s'élèvent jusqu'aux crêtes des Alpes.

Le lit du Paillon, souvent à sec, sépare la vieille ville de la nouvelle. Tout le Nice d'autrefois se tassait entre le torrent et les escarpements du château, et c'est un saisissant contraste, en venant des luxueux quartiers modernes de grimper à travers ses ruelles où des églises de goût italien s'ornent de précieux rétables de Mirailhet et de Brés (xv<sup>e</sup>-xvr<sup>e</sup> siècles).

Le château domine, du côté opposé, le bassin du port de Lympia au delà duquel se relèvent les pentes du Mont Boron.

Le centre de la ville nouvelle, d'où rayonnent tous les tramways et les autocars, est la place Masséna, dont les maisons à arcades sont peintes en rose et où s'ouvre la façade du Casino municipal; elle se relie d'un côté à la mer et à la Promenade des Anglais par les parterres fleuris des Jardins du Roi, de l'autre à la gare par l'avenue de la Victoire, le " grand boulevard " de Nice où coule sans trêve la vie intense de la ville, sous une voûte de platanes.

On visitera le Musée Masséna, ou Musée du Vieux Nice et le Musée municipal des Beaux-Arts. Par les hauts et somptueux quartiers de Carabacel et de Cimiez, on ira voir les ruines des arènes romaines de Cimiez, l'antique " *Cemenelum* " et son couvent dont l'église possède des peintures de Brés.

De Nice à Vintimille, c'est le front même des Alpes qui se dresse dans toute sa majesté au-dessus du littoral. Trois routes superposées s'y accrochent en " corniche ", offrant sous un angle différent, un des plus merveilleux parcours qu'on puisse faire à la jonction de la mer et de la montagne.

La Grande Corniche qu'on appelle aussi la Vieille Corniche, mérite ce nom parce qu'elle fut la première ouverte en 1806 sur l'ordre de Napoléon, et plus encore parce qu'elle suit en majeure partie le tracé de la voie aurélienne des Romains : elle passe d'ailleurs à la Turbie " *l'Alpis Summa* " de l'itinéraire d'Antonin, où un monumental trophée se dresse encore à la gloire d'Auguste. Cette route qui s'élève jusqu'à 341 mètres d'altitude avant de redescendre vers Roquebrune et Menton, est suspendue au-dessus du mince liseré du littoral, réduit par la profondeur à une échelle minuscule : sa frêle broderie de caps et de golfes se découpe sur la mer avec ses villes, ses villages, ses villas qui semblent le contenu éparpillé d'une boîte de joujoux. On emporte de cette vision plongeante l'impression d'un petit monde où la nature et la civilisation ont accumulé leurs richesses et qui s'étire, comme laminé, entre la Méditerranée et les Alpes.

La Moyenne Corniche, créée seulement depuis quelques années, se déroule à mi-côte et atteint 366 mètres à son point culminant; elle accède par un viaduc au vieux bourg d'Eze, sur son rocher pyramidal, et redescend vers Monte-Carlo en contournant les contreforts à pic de la Tête de Chien.

Enfin la Corniche Inférieure suit toutes les sinuosités du littoral et permet d'analyser en détail les beautés dont la route haute offre la synthèse en vue cavalière.

Villefranche, station hivernale de 3.300 habitants, a pour noyau une ancienne petite ville forte plaquée en espalier contre des pentes rocheuses, au fond d'une rade arrondie comme un lac, entre le Mont Boron et le Cap Ferrat. C'est un des plus sûrs mouillages de l'escadre de la Méditerranée. Le petit quai dallé de blanc et bordé de maisons peintes, les ruelles en escaliers qui s'engouffrent dans l'ombre des voûtes, la grosse tourelle octogonale et la citadelle qui montent la garde, le campanile de l'église, composent au ras de l'eau un décor comme écrasé par le sursaut abrupt de la montagne.

Beaulieu (2.000 habitants), une des stations les plus chaudes et les mieux exposées de la Côte d'Azur, est, au contraire de Villefranche, une création récente tout en avenues et en jardins où s'éparpillent des villas et des hôtels, adossés à des pentes ombragées d'oliviers. Elle s'incline sur une anse largement ouverte entre le Cap Ferrat et le Cap Roux. Ce Cap Ferrat qui dessine en avant de Beaulieu une longue presqu'île accidentée où vient encore se greffer à l'est l'étrange et mince découpure de Saint-Hospice, est une des merveilles de la Côte d'Azur — site d'élection de maintes propriétés princières.



disséminées autour du petit port de pêcheurs de Saint-Jean-Cap Ferrat.

Passé Beaulieu, quelques villas sous le rocher d'Eze et la jeune station du Cap d'Ail précèdent la Principauté de Monaco.

Monaco, capitale de la Principauté, compte à peine 3.000 habitants; isolée sur la plate-forme de son rocher abrupt, qui baigne dans la mer et semble amarré au pied de la Tête de Chien, comme un navire à l'ancre, c'est une bien curieuse petite ville de cour, où se conservent un protocole et une pompe d'ancien régime dans un cadre lilliputien. Figée dans la dignité et le calme de son rôle historique, avec son palais à créneaux mauresques, ses jardins fleuris, ses blasons losangés d'argent et de gueules, ses uniformes bleus à parements rouges, ses canons de bronze vert, les statues de ses souverains et sa cathédrale romano-byzantine, elle semble se recueillir sur sa table de pierre, à l'écart de ses fastueux faubourgs de la Condamine et de Monte-Carlo.

A ses pieds se creuse le vieux port d'Hercule qui vit les navires phéniciens et qui reçoit aujourd'hui, en des " meetings " célèbres, les hydravions et les canots automobiles. On y voit généralement le beau yacht blanc du Prince, mort récemment, qui fut un grand ami des sciences et qui a recueilli dans un Musée océanographique, d'un intérêt unique, le fruit de ses recherches préférées et de ses lointaines croisières.

Monte-Carlo, ville de 10.000 habitants où s'accumule tout ce que le luxe le plus raffiné peut offrir pour le plaisir des yeux, s'étage en face de Monaco, au delà du port et du ravin où se cache la petite chapelle de Sainte-Dévote. Bâtie sur la terrasse rocheuse des Spélugues, au pied du Mont Agel, et prolongée par les quartiers hauts de Beausoleil (commune française de 11.600 habitants), elle porte au front son symbole et sa raison d'être : c'est l'architecture blanche de son Casino, bâti par Charles Garnier, comme l'Opéra de Paris, et dressé en terrasse au-dessus de la mer, au milieu de jardins exotiques d'une magnificence inouïe; là, se trouve le Théâtre, célèbre par ses galas artistiques; là, se trouve le Cercle dont la renommée attire les joueurs du monde entier.

Un funiculaire relie Monte-Carlo à la Turbie et facilite les excursions dans la haute montagne, notamment au sanctuaire de Notre-Dame-de-Laghet et au Mont Agel, sur les pentes duquel est aménagé, à 800 mètres d'altitude, un golf de 84 hectares avec 18 trous.

Menton, station d'hiver de premier ordre, qui compte plus de 22.600 habitants, s'étend au bord d'un large golfe fermé au



MONTE-CARLO. Les terrasses du Casino.





MENTON. La Baie de Garavan.

sud-ouest par le Cap Martin, au nord-est par les falaises de la Mortola qui marquent le frontière italienne et séparent Menton de Vintimille. La longue façade de Menton est coupée au milieu par la saillie d'un promontoire qui abrite le port et sur lequel s'étage la vieille ville provençale. En arrière, des pentes ombragées par les plus beaux oliviers de la Côte d'Azur, des plantations d'orangers et de citronniers s'adosent aux grandes murailles grises des Alpes, entr'ouvertes par les vallées du Fossan, du Carel, du Borigo et du Gorbio.

Le Cap Martin, qui forme aujourd'hui avec Roquebrune une commune de plus de 6.400 habitants, est une annexe particulièrement aristocratique de Menton; de belles routes y serpentent, entre les parcs des villas, à travers des pins magnifiques et des oliviers séculaires, offrant à la fois de frais et balsamiques ombrages et de superbes vues de mer entre les arbres.

Aux environs, on visite la chapelle de l'Annonciade où monte un funiculaire; les jardins Hanbury à la Mortola; le vieux village médiéval de Castellar; Sainte-Agnès, à 670 mètres d'altitude, contre une muraille de rochers aigus; Gorbio, à 435 mètres, avec son grand sanatorium. La plus belle excursion est celle de Sospel, vieille ville curieuse et excellent centre de courses alpestres et d'ascensions, à 349 mètres d'altitude, dans la vallée de la Bevera. On y monte de Menton, soit par la route, soit par un tramway dont le tracé et les ouvrages d'art sont d'une hardiesse remarquable.

**LES ALPES MARITIMES.** — A l'ouest de Nice, à l'extrémité même de la Promenade des Anglais, la trouée du Var ouvre une avenue grandiose qui s'enfoncé droit au nord jusqu'au cœur de la montagne.

Impossible de voir une image plus saisissante de grand torrent que ce cours inférieur du Var, dont le lit démesuré couvre tout le "plan" de la vallée des cailloux arrachés aux Alpes et incessamment roulés par la ruée intermittente des eaux.

Avant l'art moderne de l'ingénieur, cette magnifique voie d'accès naturelle, si puissamment burinée parmi les monts, ne fut pourtant jamais un lieu de passage, ni d'habitat: la sauvagerie indomptable du torrent a contraint les villages à se réfugier sur les hauteurs. Qu'ils sont pittoresques ces vieux bourgs "sarrasins" de la vallée du Var; ils font penser aux villages kabyles tant leurs murs fauves et recuits sont agglomérés en étroites ruches humaines et bizarrement perchés sur



des sommets qui semblent inaccessibles : il faut suivre les chemins escarpés qui y grimpent pour se rendre compte des détours par lesquels on les peut conquérir.

Aujourd'hui, le long du Var, une chaussée déroule à côté des chemins de fer de la Provence un ruban rectiligne bordé de platanes, d'eucalyptus et de grands bouquets de cannes... jusqu'au moment où la large vallée inférieure se clôt tout à coup en impasse, surplombée par les villages de la Roquette et de Bonson. Et, alors, c'est l'entrée en corniche perçant le roc dans le grand défilé de Ciaudan, qui se rétrécit encore dans le couloir sinueux de la Mescla, si étroit entre ses parois formidables que le passant y sent réellement la pression d'un étou. Plus haut la vallée se rouvre entre des roches qu'embau-me la lavande. Le village de Touët-sur-Var apparaît dans un site inouï, vieilles maisons à galeries couvertes, plaquées contre une paroi de roche presque verticale d'où jaillit une cascade sous l'église même. Et tout à côté s'ouvre dans la montagne une entaille gigantesque : c'est l'entrée des Gorges du Cians où une route se faufile et monte jusqu'à Beuil (24 kil.) à 1.454 mètres d'altitude. Plus loin, c'est Puget-Théniers, où la Roudoule descend en cascates, puis Entrevaux, une miniature de place forte qui semble sortie de l'imagination d'un dessinateur romantique, avec son petit pont fortifié, ses remparts et le chemin couvert qui monte en lacets aigus jusqu'au fort dressé sur la corne d'une roche oblique.

Une nouvelle entaille dans la montagne, nette comme une brèche dans un mur, où se dessine une vieille arche en dos d'âne : c'est le Pont de Gueydan, qu'on appelle couramment la "Porte du Haut-Var". C'est par cette "clue", en effet, que le Var débouche de son bassin supérieur qui forme un compartiment clos entre des crêtes grandioses, plaquées de neiges, même en été.

Si l'on s'engage dans ce bassin, on ne tarde pas à le voir comme barré en face par une énorme digue transversale de roches, d'un rouge ardent au soleil, et dont les ombres ont elles-mêmes des tons lie de vin. Parmi les calcaires blancs et gris c'est un banc de schistes perméens qui fait tout à coup cette tache pourpre et oppose au Var cette masse qu'il a dû scier lentement, au cours des siècles : il la traverse aujourd'hui, enfoui au fond d'une fissure qui semble déchirée dans une chair vive : ce sont les gorges de Daluis, la merveille des Alpes maritimes. La route ne s'y enfonce pas avec le torrent, comme à la Mescla; elle n'y pourrait trouver place; elle doit s'élever en lacets au front de la gorge pour aller s'établir en balcon

coupé de tunnels sur sa lèvre supérieure et rien ne peut rendre l'impression qu'on éprouve en traversant ce paysage de fournaise, en se penchant aux tournants de cette route suspendue sur le gouffre couleur de feu et de sang, au fond duquel on ne parvient même pas à distinguer le mince filet vert pâle, frisé d'écume, perdu dans ces profondeurs d'ombres violettes.

On redescend en amont vers Guillaumes, de nouveau dominé par des découpures de dolomies claires et par la broderie ajourée d'un vieux château fort. Puis la montée continue dans la haute vallée du Var, de plus en plus alpestre et austère, où les oliviers et la flore du Midi ont fait place aux mélèzes et où ces arbres du Nord, eux-mêmes, disparaissent, sur la clarté des gazons, devant la rudesse des pentes d'éboulis des roches nues et de la neige... Par des lacets invraisemblables, la route atteint à 138 kilomètres de Nice et à 2.352 mètres d'altitude, le Col de la Cayolle, d'où elle pique de nouveau vers Barcelonnette et la haute vallée de l'Ubaye.

C'est le ruban de 1.200 kilomètres que sillonnent, en été, les autocars du grand Service de la Route des Alpes et du Jura (Nice-Briançon-Grenoble-Annecy-Chamonix-Mont Blanc-Evian-Genève-Besançon-Mulhouse). Le succès qui, depuis longtemps, a couronné cette entreprise, joint au perfectionnement continu de l'automobilisme, prouve que c'est un préjugé de n'admettre d'intérêt pour nos Alpes françaises qu'en été seulement : erreur, elles sont à visiter en toutes saisons et particulièrement en automne et en hiver où leurs sites atteignent un degré de coloris et de splendeur insoupçonnés. Les touristes et les amateurs de sports hivernaux n'ont, pour s'en convaincre, qu'à emprunter, au sortir de Chamonix-Mont Blanc ou de Megève-Mont d'Arbois, les autocars de la "Route d'hiver des Alpes" qui les conduiront à Nice et à la Côte d'Azur en passant par les cols de la Chartreuse, Grenoble, la vallée du Drac, le col de la Croix-Haute (1.166 mètres), Sisteron, Digne, les Alpes de Provence et la vallée du Var.

La Vésubie, qui tombe dans le Var à l'entrée du Défilé de Ciaudan, arrose une magnifique vallée qui s'élève au nord sur une longueur de 50 kilomètres et jusqu'à une altitude de 3.000 mètres, recevant elle-même le tribut de nombreux torrents latéraux. Le cours inférieur de la Vésubie, enfoui dans de profondes gorges calcaires, est le vestibule étranglé du haut bassin alpestre où s'épanouit la vallée supérieure souvent appelée la "Suisse Niçoise". La Bollène, à 650 mètres, Roquebillière, à 578 mètres, Belvédère et Berthemont, à



